

et se faisait énormément de mauvais sang, une autre personne, dans une position bien différente, n'était pas moins anxieuse et moins tourmentée que lui.

On devine que nous voulons parler du duc Georges de la Tour-Vaudieu.

Averti par Théfer du refus de René de donner son adresse, il se reprochait amèrement l'imprudence qu'il avait commise en empêchant l'agent de police de le filer jusqu'à son domicile et de l'arrêter quand ce domicile serait connu.

—Un jour l'inculpé se départira du silence où il se complait aujourd'hui... murmurait le sénateur. Serai-je averti à temps, ce jour là, ? Pourrai-je entrer chez ce garçon avant les gens de justice, et m'emparer de cette pièce maudite dont l'existence menace mon repos et trouble mon sommeil ?

Et Georges de la Tour-Vaudieu, pris d'une épouvante sénile, tremblait de tout son corps.

Il avait donné l'ordre à Théfer de surveiller la demeure de Mme Leroyer.

L'agent savait que la veuve demeurait rue Notre-Dame-des-Champs et il exécutait ponctuellement, mais sans aucun résultat, les ordres de son puissant et généreux protecteur.

Sauf le jeune médecin Etienne Lorient, personne ne montait jamais chez Angèle.

Le titre d'inspecteur donnait à Théfer une grande latitude et une sorte de vague importance à la Préfecture de police, au Palais, et lui permettait de fureter et de questionner tout à son aise dans les bureaux des différents services.

Il s'inquiétait chaque matin de savoir si René devait être appelé dans la journée chez le juge d'instruction chargé de son affaire, et il recevait toujours une réponse négative.

Les lenteurs que nous avons signalées commençaient à lui paraître inexplicables, sinon même inquiétantes.

Il eût donné beaucoup pour pouvoir faire changer le numéro d'ordre du dossier.

Enfin, le samedi, il apprit que René serait conduit le lundi suivant chez le juge d'instruction.

Il se rendit immédiatement à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

L'inspecteur semblait agir en aveugle pour le compte de M. de la Tour-Vaudieu, mais il n'en était rien, et nous connaissons la remarquable clairvoyance de son esprit et le flair subtil de ses instincts de policier.

Le duc ne lui avait confié ni ses craintes réelles, ni ses projets véritables, ni la raison pour laquelle il attachait une telle importance à l'arrestation de René Moulin, mais il devinait bien qu'il s'agissait d'une chose exceptionnellement importante.

Connaissant de longue date la jeunesse débauchée et pleine de turpitudes du vieux duc, il comprenait que toute cette affaire était un reliquat du passé orageux et sombre.

Le duc se trouvait à l'hôtel quand l'inspecteur de la sûreté se présenta pour le voir.

Il donna l'ordre à Ferdinand, son valet de chambre, de l'introduire sur-le-champ dans son cabinet.

—Eh bien ! lui demanda-t-il vivement, lorsqu'ils se trouvèrent seuls, y a-t-il enfin du nouveau ?...

—Oui, monsieur le duc.

—Quoi ?

—René Moulin sera interrogé pour la première fois lundi...

—Cela aura été bien long ! murmura M. de la Tour-Vaudieu.

—Assurément, mais nous n'avons qu'un seul moyen de combattre ces lenteurs : Avouer l'intérêt que monsieur le duc porte à cette affaire... et monsieur le duc ne le voulait pas.

Georges approuva de la tête, et reprit :

—Théfer, je crains une chose...

—Laquelle, monsieur le duc ?

—C'est que René Moulin n'ait réussi à envoyer en secret une lettre à cette femme.

—Que monsieur le duc se rassure. Je fais surveiller d'après ses ordres la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs, et j'ai la certitude que jusqu'à cette heure personne n'a rendu visite à Mme Monestier...

—Monestier ? répéta Georges.

—C'est sous ce nom, monsieur le duc, que la veuve est connue... répliqua Théfer, puis il ajouta : Personne, excepté toutefois le jeune médecin qui

soignait le fils et qui soigne maintenant la mère...

—Elle est malade ?

—Mourante, monsieur le duc... Les voisins affirment qu'il lui reste peu de jours à vivre.

—Puissent-ils dire vrai !... s'écria le sénateur qui, après cette exclamation, demanda : Croyez-vous que ni la mère ni la fille n'aient tenté de voir le prisonnier à Sainte-Pélagie ?...

—Je puis affirmer qu'elles ne savent même pas où il se trouve, et qu'aucune demande de permis n'a été faite à la Préfecture... Si une démarche de ce genre se produisait j'en serais instruit sur-le-champ, et je ne perdrais pas une minute pour avertir monsieur le duc...

—C'est bien, Théfer... Vous êtes intelligent et dévoué, et je vous remercie...

Le policier, regardant son interlocuteur en dessous, répondit d'un ton lent et mesuré :

—Je fais de mon mieux... Je sens que monsieur le duc court un danger... un danger grave... et cette pensée me tient en éveil... elle me donne de l'émulation...

Georges de la Tour-Vaudieu eut un instant d'abandon.

—Ce n'est que trop vrai...répondit-il, le péril est sérieux... je pourrais payer cher une folie de jeunesse... j'ai des ennemis redoutables... prêts à abuser contre moi de la confiance que j'avais en eux...

—Nous les combattons, monsieur le duc, et nous paralyserons leurs menées...

—Avez-vous fait les recherches dont je vous avais chargé ? demanda le sénateur avec une agitation visible.

—Relativement à une certaine Claudia Varni ?...

—Oui.

—Certes, monsieur le duc, et les investigations ont été poussées très loin...

—Vous ont-elles appris quelque chose ?

—Elles m'ont donné la certitude que, contrairement aux prévisions de monsieur le duc, aucune femme portant le nom de Claudia Varni n'habite Paris en ce moment.

—Je la soupçonnais de diriger les menées dont je suis l'objet... balbutia Georges.

—Rien ne nous autorise à le croire.

—N'habite-t-elle pas l'Angleterre ?

—D'après les renseignements pris, elle s'était fixée à Londres il y a quelques dix-huit ans ; depuis cette époque on a perdu ses traces...

—Mais alors, reprit le sénateur avec une sourde colère, quelle est donc cette lettre dont René Moulin parlait ?... D'où vient-elle ?... Qui l'a écrite ?...

—Patience... Nous le saurons...

—Comment ?

—Le mécanicien arrivant de Londres ne peut, sous peine de prolonger indéfiniment sa détention, refuser son adresse au juge... Dès que cette adresse me sera connue, nous agirons, et notre visite domiciliaire, j'en prends l'engagement formel, devancera celle du parquet... Maintenant, monsieur le duc me permet-il de lui soumettre respectueusement une observation ?

—Je vous le permets...

—Il me semble que monsieur le duc ferait acte de prudence en s'éloignant momentanément...

—Que dites-vous ? Abandonner le champ de bataille ! s'écria Georges.

—Opérer une retraite stratégique, voilà tout... Si les ennemis que nous cherchons sont à Paris, ils peuvent tenter un scandale qu'une absence de monsieur le duc rendrait impossible. L'absence d'ailleurs apaise bien des colères, adoucit bien des haines...

—Je verrai... je réfléchirai... répliqua le sénateur. Mais il faut avant tout que j'aie visiter moi-même la demeure de René Moulin...

—Monsieur le duc n'a pas d'instructions nouvelles à me donner ?

—Non, mais j'ai à vous prier d'accepter ceci... Et le duc tendait à l'agent de police deux nouveaux billets de mille francs.

Théfer fit quelques façons pour les recevoir, très peu. Puis, ayant empoché la somme, il se retira lestement et radieux, laissant le sénateur fort inquiet.

De la conversation précédente il résulte que M. de la Tour-Vaudieu n'avait point oublié Claudia Varni, ou plutôt qu'il se remettait brusquement à songer à elle.

Par instinct il la devinait mêlée, volontairement ou non, aux complots ténébreux de ses ennemis inconnus...

A coup sûr, si elle n'était pas l'inspiratrice de ces complots, elle avait commis quelque imprudence et donné, peut-être à son insu, des armes à René Moulin.

Or les renseignements apportés par Théfer, quoique affirmatifs en apparence, ne rassuraient pas Georges le moins du monde.

Si le duc s'occupait de Claudia Varni, celle-ci de son côté songeait beaucoup à l'homme dont elle avait été jadis la complice.

Elle savait qu'il habitait toujours l'hôtel de la rue Saint-Dominique, qu'il y vivait en grand seigneur plusieurs fois millionnaire, qu'il n'avait rien conservé de ses habitudes de jeunesse, et qu'un débauché d'autrefois était devenu le plus grave, le plus impeccable des hommes politiques.

I.VI

Ceci d'ailleurs étant connu de tout le monde ne lui suffisait pas. Elle voulait des détails plus précis, plus intimes, sur son intérieur, sur son entourage, et surtout sur son fils.

Claudia s'adressa à l'une de ces agences louches qui font de la police d'amateur pour le compte de particuliers, et vendent très cher des renseignements parfois exacts mais très souvent aussi de haute fantaisie.

Fumel, chargé plus spécialement des opérations policières, lui demanda cinquante louis d'avance, et trois jours, pour l'initier aux plus intimes particularités de l'existence du sénateur.

Mistress Dick Thorn avait besoin d'être bien renseignée pour combiner avec une précision absolue les derniers rouages de son plan.

Tout en attendant avec impatience le rapport de son agent, elle ne s'endormait point dans l'inaction. Sa maison était montée sur un pied relativement simple, mais confortable.

Elle se proposait de recevoir bientôt.

Recevoir qui ? pourraient se demander nos lecteurs, sachant que Claudia n'avait pas de relations à Paris.

Hâtons-nous de leur apprendre que mistress Dick Thorn s'était munie à Londres d'un certain nombre de lettres de recommandation, et que ces lettres lui ouvraient plusieurs maisons parfaitement honorables où sa distinction, son savoir-vivre, et la grâce ingénue de sa fille, lui avaient conquis tout d'abord de vives sympathies.

Donc, elle comptait faire les honneurs de ses salons à des invités, sinon très nombreux, du moins très sur le volet.

Pour mener, ne fût-ce que pendant quelques mois, cette existence mondaine, les ressources de Claudia étaient absolument insuffisantes ; elle le savait bien, mais ne s'en inquiétait guère.

Ne lui suffirait-il pas de le vouloir pour puiser à pleines mains dans les coffres inépuisables de Georges de la Tour-Vaudieu ?

Un matin, elle venait de sortir de table avec sa fille, quand le valet de chambre lui remit la carte d'un visiteur qui sollicitait une audience immédiate.

Claudia jeta les yeux sur cette carte et lut :

« Chevalier Babylos Samper. »

Et plus bas, au crayon :

« De la part de M. Fumel. »

—Conduisez ce monsieur au petit salon dit Claudia, je vais le rejoindre...

Quelques minutes après mistress Dick Thorn se trouvait en face d'un homme d'une quarantaine d'années, long et maigre, de mine un peu plus que médiocre, quoiqu'il fût vêtu avec élégance et qu'il portât une petite multicolore à l'une des boutonnières de son pardessus.

Il fit un salut presque correct et il attendit une question.

—Ainsi, monsieur, dit Claudia pour entamer l'entretien, vous êtes auprès de moi le représentant de l'agence Koch et Fumel ?

—Oui, madame... J'ai eu le plaisir d'être chargé par le patron de l'affaire... vous intéresse...

—Et vous m'apportez des renseignements ?

—Croyez bien, madame, que je n'aurais pas eu l'effronterie de me présenter devant vous les mains vides...